gros plan sur...

Renaud Rusé Ergaster jazz ensemble



De gauche à droite : Raphaël Mathis, guitariste ; Renaud Rusé clarinette, clarinette basse et Thomas Seignert Guitare basse, contrebasse

C'est dans un cadre intimiste que Renaud Rusé, clarinettiste meusien et enseignant au conservatoire de Metz, s'est confié sur ses projets musicaux. Avec sincérité et enthousiasme, il revient sur son parcours, sa vision du jazz et la naissance d'Ergaster Jazz Ensemble, un projet à la croisée des styles et des générations.

Pouvez-vous me parler de votre groupe, Ergaster ? Comment est né ce projet ?

Le projet est né d'une succession d'expériences musicales. J'ai eu de nombreuses tentatives de formations avant de trouver les bons partenaires, ceux avec qui le courant passe vraiment. Dans le jazz, la dimension humaine est primordiale : on ne joue pas seulement des notes, on partage une écoute, un état d'esprit. Cela fait seulement cinq ans que je joue vraiment du jazz. J'ai longtemps cherché la bonne formule, les bons musiciens. Finalement, ce groupe est le fruit de rencontres progressives et d'un cheminement personnel. J'en suis à l'initiative, oui, mais il s'est construit petit à petit, de manière très naturelle.

Vous êtes donc à l'origine de cette formation ?

Oui, complètement. C'est moi qui ai réuni les musiciens actuels, en fonction des affinités musicales, mais aussi humaines. Vous savez, dans le jazz, la mise en place d'un groupe, c'est un peu comme une histoire d'amour : on se découvre, on essaie, on voit si ça fonctionne. On propose une session, on joue ensemble, et on sent tout de suite s'il y a quelque chose. C'est presque le Tinder du jazz ! On fait une session, et à la fin, on se dit : "on se rappelle ou pas ?".

Pouvez-vous nous présenter les musiciens qui composent aujourd'hui Ergaster ?

Bien sûr. Il y a d'abord Raphaël Matisse, notre guitariste. Il n'a que 18 ans, mais il a déjà une maturité musicale étonnante. Il est discret, presque réservé, mais d'une sensibilité rare. Il écrit de très belles balades, pleines de nuances et d'émotion. C'est un musicien à la fois rêveur et très ancré dans le son, capable d'envoyer une belle énergie quand il le faut.

Ce qui est remarquable, c'est qu'il a commencé le jazz très jeune, vers 13-14 ans, au conservatoire, dans une classe à horaires aménagés spécialisée en jazz, ce qui n'existait quasiment pas à l'époque. Aujourd'hui, il prépare les concours pour intégrer un pôle supérieur. Il a clairement une voie toute tracée dans la musique.

Et puis, il y a Thomas Seigneur, notre bassiste. Lui, c'est l'extraverti du groupe. Il a une énergie incroyable, il parle à tout le monde, il aime la scène. Son parcours est différent : il vient des musiques actuelles, du rock. Au départ, il jouait de la basse électrique, mais il s'est mis à la contrebasse il y a à peine un an. Et en un an, il a progressé à une vitesse fulgurante. Il joue maintenant à un niveau professionnel, avec une créativité et une puissance impressionnantes. Les bons bassistes sont rares, donc il est constamment sollicité, ce qui ne facilite pas toujours les répétitions, mais il est très investi dans le projet.

Sont-ils tous deux originaires de Moselle ?

Oui, ce sont deux jeunes musiciens de la région. C'est d'ailleurs une vraie richesse de travailler avec des talents locaux. Thomas joue énormément, souvent plusieurs soirs par semaine, parce qu'il est très demandé. Ce qui prouve qu'il est déjà professionnel, même à son âge.

Et vous, d'où venez- vous à l'origine ?

Je suis originaire de la Meuse. C'est un département tranquille, disons… où il n'y a pas énormément de structures musicales. J'ai donc fait mes études entre Metz et Nancy, selon les opportunités. J'ai enseigné au conservatoire de Nancy pendant quinze ans, et depuis une dizaine d'années, j'enseigne à Metz.

Votre formation est donc classique à la base ?

Oui, j'ai suivi une formation classique. J'ai étudié la clarinette au conservatoire de Nancy avec le projet de devenir musicien professionnel. Mais j'ai dû me rendre à l'évidence : je n'avais pas les moyens techniques

suffisants pour envisager une carrière de soliste ou intégrer un CNSM (Conservatoire National Supérieur de Musique).

C'est à ce moment-là que j'ai découvert la pédagogie, presque par hasard, et ça a été une révélation. J'ai trouvé un autre rapport à la musique : plus réfléchi, plus humain. Enseigner m'a permis de rester proche de la musique, mais d'une manière qui me correspondait mieux. Aujourd'hui, je me considère un peu comme un artisan : j'apprends, je corrige, je peaufine, je transmets.

Le nom "Ergaster" est assez original. D'où vient-il ?

Le mot vient de Homo Ergaster, un ancêtre de l'humanité. En paléoanthropologie, cela signifie "l'homme artisan", celui qui fabrique, qui crée avec ses mains. J'ai toujours été passionné par ces questions d'évolution humaine, et le parallèle m'a semblé évident. Pour moi, le musicien est un artisan du son : il façonne, il cherche, il construit. Et puis, "Ergaster", ça sonne bien ! C'est un nom qui évoque à la fois la technique, la création et une forme d'humanité.

Vos musiciens ont tout de suite adhéré à ce nom ?

Oui, immédiatement. En fait, j'avais le nom avant même d'avoir le groupe (rires). Comme quelqu'un qui connaît déjà le prénom de ses enfants avant de rencontrer la future maman !

Comment définiriez-vous la musique d'Ergaster ?

Au début, on jouait des standards, comme beaucoup de jeunes groupes de jazz. C'était un moyen de se trouver. Puis, peu à peu, on a commencé à composer. D'abord deux morceaux, un de Raphaël, un de moi puis d'autres ont suivi. Et là, le projet a pris sens. Je dirais que notre musique est à la fois moderne et ancrée dans la tradition. Elle s'appuie sur l'improvisation, mais cherche des sonorités nouvelles, des formes plus ouvertes. Les morceaux deviennent des terrains de jeu, où chacun propose, rebondit, réinvente.

Qu'est-ce que ce projet vous a apporté personnellement ?

Il m'a libéré. J'avais besoin de sortir de l'image un peu "carte postale" du jazz à la clarinette, celle du swing des années 30. J'adore ce répertoire, mais j'ai envie d'autre chose : un son plus moderne, des structures plus souples. Avec ces jeunes musiciens, j'ai trouvé une fraîcheur et une audace qui me poussent à aller plus loin.

Quels sont les artistes qui vous inspirent dans vos compositions ?

Il y en a beaucoup. Pierre Bertrand, par exemple, un saxophoniste et compositeur français dont j'aime la richesse harmonique. Sylvain Rifflet, aussi, pour sa manière d'aborder la clarinette avec une grande modernité. Je pourrais citer Matteo Pastorino, un clarinettiste italien dont le son et les compositions m'ont beaucoup marqué. Et puis Jimmy Giuffre, un pionnier : dans les années 50, il a joué un jazz très épuré, presque expérimental, souvent en trio guitare-contrebasse-clarinette — exactement notre format. Il a eu une vraie influence sur ma vision du groupe.

Quand vous parlez de jazz moderne, que voulez-vous dire ?

C'est un jazz qui s'émancipe des cadres habituels. Rythmiquement, je m'inspire beaucoup des musiques des Balkans, avec des mesures impaires, des décalages, des accents inhabituels. Harmoniquement, je cherche des accords plus denses, plus tendus, des couleurs nouvelles.

J'utilise aussi la technologie : des pédales d'effet sur la clarinette, notamment un octaver (qui permet de générer des notes qui sont une octave plus basse ou plus haute que la note d'origine). Cela permet d'explorer des registres graves sans passer par la clarinette basse. On élargit le spectre sonore, on modernise l'instrument. C'est encore rare dans le jazz, surtout à la clarinette, mais c'est passionnant.

Comment s'organise le travail au sein du groupe ?

C'est très collectif. Chacun propose, on échange, on teste. Il n'y a pas de "chef". L'important, c'est l'interplay, ce dialogue permanent entre musiciens. On s'écoute, on réagit, rien n'est figé. Chaque concert est différent. C'est ce qui rend le jazz vivant.

Avez-vous déjà eu l'occasion de vous produire sur scène ?

Oui, plusieurs fois. Pas autant que nous le voudrions, car trouver des dates n'est pas simple, mais chaque concert est une vraie aventure. Le public réagit très positivement, même lorsqu'on joue des morceaux assez modernes. Les gens sentent la complicité entre nous, l'énergie que l'on partage.

Avez-vous déjà enregistré un album ?

Pas encore, même si on en a eu le projet. Nous avons tenté une captation vidéo, mais l'expérience a tourné court. Aujourd'hui, la priorité, ce sont les vidéos de qualité à partager sur les réseaux. L'album, c'est devenu presque secondaire. Ce qui compte, c'est d'exister visuellement.

Vous comptez garder le nom Ergaster même si la formation évolue ?

Oui, absolument. C'est pour cela que je parle d'Ergaster Jazz Ensemble et non d'Ergaster Trio. Le projet a son identité, son esthétique, son logo, sa communication. Si les musiciens changent, l'esprit reste. Je pourrais demain reformer Ergaster avec un pianiste, une batterie... Le concept est plus large que la formation actuelle.

Vous avez aussi un nouveau projet, un trio de Choro brésilien. Pouvez-vous m'en parler ?

Oui, c'est un projet tout récent, avec accordéon et contrebasse. On y joue du Choro, une musique traditionnelle brésilienne, très mélodique, qui se situe entre le jazz et le musette. C'est une musique joyeuse, raffinée, pleine de virtuosité. Elle me permet d'explorer un autre versant de la clarinette.

Et quand pourra-t-on vous entendre avec ce trio ?

Nous avons joué le 4 décembre au café « la Chaouée », à Metz qui a été notre premier concert avec cette formation. Nous sommes en attente de nouvelles dates.

Où peut-on vous écouter ou vous suivre ?

Nous avons une page Facebook et une chaîne YouTube appelée Ergaster. www.youtube.com/@renaudruse

On y trouve nos vidéos, mais aussi mes transcriptions de solos de clarinette. J'aime beaucoup ce travail de retranscription, c'est une autre manière d'entrer dans la musique des grands maîtres.

Candice BOUALIT